

Labyrinthe de Lou

Guylaine Massoutre

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90072ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2019). Labyrinthe de Lou. *Moebius*, (160), 43–55.

labyrinthe de lou

Guylaine Massoutre

« La vie en elle-même est poésie. »

« Je ne peux conformer ma vie à des modèles ni ne pourrai jamais constituer un modèle pour qui que ce soit. » Puînée de cinq frères, Louise von Salomé a vécu aux Pays baltes, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Angleterre, en France. Juive ! crachait la vipérine et nazie Elisabeth Nietzsche. Celle qu'on disait Russe rectifiait qu'elle était protestante d'ascendance française, fille d'un général conseiller du tsar, germanophile, et d'une mère danoise née à Saint-Petersbourg. Ça m'a vite frappée : elle n'a aucun modèle.

Elle est devenue Lou Andreas-Salomé par ses milliers de pages, une vingtaine de livres, une multitude de textes courts, une correspondance foisonnante et des poèmes ; pas d'enfant. Pourtant, dans l'« érotisme maternel », écrit Julia Kristeva, où l'enjeu est d'examiner la « complexité biopsychique » où s'allient le bien-être de l'enfant et l'émancipation de la femme, Lou avance une vision de pointe en regard de la clinique actuelle. Quel est ce « tissu » (Lou A.-S.) « entre réalité intérieure et réalité extérieure,

matière et symbole, masculin et féminin» (Kristeva), que Lou a tant exploré ?

Attachée à « la substance même de la vie », Lou se dispute avec Freud. Elle prétend d'abord que la « matière » n'est pas sexuelle, mais celle d'une « souveraineté » où agit la plus grande confiance dans l'espace et le corps, puisque c'est là que nous sommes créés, dans la continuité du dedans et du dehors (Lettre à Rilke, 1^{er} juin 1914).

Par l'image d'une tête de hérisson nichée dans ses épines, elle évoque Éros, ou « l'injonction faite à la vie humaine de sortir de ses abîmes encore insondés », dans les profondeurs de la prière et de la puissance, « plus loin qu'on ne peut soi-même aller ». Là où il se passe cette chose inouïe, l'art recommence tel qu'à l'origine, « quand il était formule magique », dans « un peu de jour, juste assez pour voir à un pas devant soi » (Lou à Rilke, 27 juin 1914). Cette posture encore romantique l'amènera à concevoir les relations de la vie sexuelle avec la création et à distinguer ce qui y diffère chez l'homme et la femme.

Lou sait-elle d'où elle vient ? Entre célébrités et peuple russes, son espace est vaste. Or, il lui a fallu le quitter de toute urgence : elle n'a pas voulu se laisser enfermer. Elle a plutôt choisi un rôle d'enfant bruyant : « Je dirigerai ma vie selon mon bon vouloir... advienne que pourra. »

Née en 1861, elle héritait d'un siècle qui ne la vouait ni à la liberté ni à l'égalité : « Il m'appela calculatrice, comédienne, une femme qui brode par écrit sur une passion et ne sait rien des vrais cris de la passion vécue... », fait-elle dire à Tatiana, qui parodie Vitaly, un révolutionnaire que Lou a imaginé entrer dans son album de famille (*Rodinka, souvenirs russes*). Ce récit romancé, qu'elle dédiera à Anna Freud, dit sur quoi se construit son caractère : toute jeune,

elle a compris que, sans révolution, les femmes russes ne pourraient jamais aimer. Cinquante ans plus tard, en écrivant ce roman, elle montre à Anna que c'est encore vrai.

Cette lutte pour exister comme une femme à la fois consentante à elle-même, aux autres et à la création me la fait aimer. «C'est un personnage qui a pris le train», observe Michel Meyer, son biographe, qui voit en elle le siècle s'accélérer. On peut en effet accélérer sa vie: il suffit de lire cette muse polyglotte et sidérante, insaisissable, effrontée et volage, de la datcha finlandaise de sa famille à ses réapparitions à Saint-Pétersbourg, Zurich, Rome, Göttingen ou Paris, une tasse de thé Kusmi à la main...

Quelle impatience de fuir son milieu, archaïque, et de refuser le sort souvent tragique des héroïnes émancipées! Elle les comprenait si bien, montra-t-elle dès *Figures de femmes dans Ibsen* (1892), le premier ouvrage savant qu'elle publia. Turbulente dans la mondanité mais rigoureuse en morale, elle échappera toujours à un lieu fixe, à une image, à une fonction; elle sera foncièrement anti-hitlérienne à sa mort en 1937. Auparavant, elle se passionnera pour autrui, à condition de n'en rendre compte que dans ses livres.

Lou va inspirer des hommes considérables en aiguillant leur sensibilité. N'est-elle pas pour toujours la citadelle imprenable de Nietzsche, elle qui le devina si bien dans le portrait subtil qu'elle lui consacra? Et lui, connut-il un plus grand amour? Une forme d'accomplissement se dégage des pensées qui s'enrichissent mutuellement, comme des sensibilités de Rilke et de Lou s'affinant ensemble.

Prompte à pousser les angoisses existentielles masculines et à relancer leurs désirs, elle confronte ses propres pulsions. Reconnaissants ou affolés, ils veulent la posséder?

Elle refuse ! Vertige... Elle garde la tête froide, mise tout sur la prochaine rencontre. Se donner à quelqu'un, quand il importe de se donner à soi ? Dans *Lettre ouverte à Freud*, elle résume sa claire appréhension du narcissisme : « Rentrer en soi, c'est tout d'abord retourner chez soi avec le sentiment d'être accueilli, comblé dans la totalité de notre être ; c'est ensuite y trouver une force qui vient de nous et nous pousse à agir, au lieu de rester repliés sur nous-mêmes et d'avancer sans but. »

Autour d'elle, ses admirateurs devront être souples. Le jeune Rilke sera un temps l'homme de la situation. Elle l'admire pour sa ferveur créatrice, son génie poétique, tombe follement amoureuse de lui, pas de son déséquilibre. Elle lui fait connaître sa Russie natale, et leur correspondance demeure une référence littéraire, tant pour la profondeur affective que pour les enjeux de la création. Son ardeur, décuplée, verse en écriture, dans les audacieux portraits d'hommes qui l'intéressent – Nietzsche, Rilke, Andreas et d'autres -, où son impétuosité se change en analyses fluides, encore originales. À Freud, elle réservera sa seule amitié masculine non conflictuelle. Elle est « celle qui comprend *tout* – celle qui comprend *trop* », écrira Marie Moscovici dans son introduction à *L'amour du narcissisme* de Lou.

Sans se dire écrivaine ni féministe, elle résiste à s'effacer. Elle ne se résume pas non plus. Qu'on lui reconnaisse l'audace des intellectuelles du xx^e siècle, tant elle assume de penser par soi ! Dans un moment de familiarité avec Nietzsche, elle appelle leur échange « la conversation de deux diables ».

« Tu étais un ami comme le sont les hommes », lui écrit Rilke, qui la vénère après qu'elle l'a quitté. « Je me retrou-

vai plutôt dans la peau d'un jeune garçon prêt à vivre que dans celle d'une jeune fille câline », nota-t-elle, se sachant juvénile. À presque quarante ans, sa vie d'amoureuse a viré. L'empreinte de l'autre, « l'image translucide du plus profond désir que nous portons en nous », écrit-elle, lumineuse, a grandi dans une conscience du moi qui dissocie les investissements où elle place ses valeurs et ce qu'elle peut en faire de création personnelle. Forte de cette conviction, devenue psychanalyste à cinquante ans, elle est l'unique femme, à Vienne, que Freud accueille dans ses soirées du mercredi où se discutent les nouvelles observations cliniques avec une poignée de disciples médecins.

Des élans passionnés avec Rilke, elle a opté pour une « maturation » qui prend un tour plus physique qu'amoureux. Que l'amitié, « ce lien incomparable [...] à tel point qu'on arrive à se concevoir soi-même dans l'autre comme quelqu'un qui se consacre à tout devenir humain » (*Ma vie*), soit un soin psychique ! exige-t-elle. Mais que « [l'ami] nous protège même de lui-même », ajoute-t-elle durement, tel le scorpion qui brûle de son venin la proie saisie loin de sa bouche avant de l'y jeter brusquement.

Elle n'aime ni l'égalité ni le féminisme qui nous caractérise. D'abord abstinente sexuellement, plus tard aussi dans son mariage, elle se libérera du clivage entre le corps et l'esprit en multipliant les relations masculines jusqu'à un âge avancé. Elle sera imprégnée d'une vision essentialiste de la femme, qui lui ferait rejeter l'idée de la singularité, mais sans inféodation. Paradoxe ! « Interlocutrice de pensée », rectifie Geneviève Fraisse, qui qualifie l'action féministe de Lou d'émancipation ambiguë, entre le mimétisme et la précieuse autonomie matérielle et intellectuelle que sa plume lui vaut.

« Je ne suis qu'une femme », répondra Lou à Freud qui lui suggérerait de modifier le titre de l'essai sur lui qu'elle lui avait fait lire. Sous cette modestie, Freud apprécie ses coups de projecteurs audacieux, notamment sur la psyché féminine, enjeu de débats houleux dans le groupe viennois. Mais l'époque ne sera pas favorable aux esprits nomades, dès lors que les nazis se targueront de leurs autodafés contre « la science juive ». Elle se fera alors discrète, étrangère ; toutefois, l'ardeur qu'elle dégage encore, lorsque Ernst Pfeiffer la rencontre, lui sert de rempart dans « la poussée non inhibée vers le dehors ». Elle ne se confond pourtant pas avec les perversions du temps. « Son dernier amant fut un jeune Allemand de vingt-cinq ans, qui a sauvé ses archives des nazis ; il m'a tout raconté, les yeux encore brillants, de cette croqueuse d'hommes, une femme de soixante-dix ans qui rayonnait et provoquait le suicide d'amants. Il y a une innocence, une pudeur de cette grande amoureuse, c'est incroyable », raconte Meyer dans sa biographie romancée de Lou.

Yeux clairs, chevelure rousse, petite taille, visage épanoui, elle analyse sans fin la pensée d'autrui pour y forger la sienne. Ça lui va si bien ! Sa féminité, c'est son caractère antagoniste, tantôt réceptif tantôt exalté : les liens du cœur conduisent à l'extase, dit-elle en idéaliste. Elle va jusqu'à consentir à l'activité révolutionnaire, même si sa famille en est menacée. C'est une violence toute affective, croit-elle, plus qu'une question politique. De cette conviction, elle tire des symboles et l'organisation de sa création, optimiste et pleine d'espoir pour sa vie. Une passion de l'analyse détaillée qui caractérise ses écrits, aux phrases longues et aux circonvolutions innombrables.

Enflammée, elle préfigure l'Europe, germanique, latine et slave, cosmopolite à Vienne. Elle a connu Tolstoï, elle lui a amené Rilke. Cette Russe germanophone qui épouse Andreas, un savant linguiste oriental, professeur de turc, de persan et de langues sémitiques, retient de Nietzsche de puissants aphorismes. Et de Paul Rée, qui l'a entraînée à lui, un certain rapport au corps. Quant à Freud et à sa psychanalyse, elle écrit en 1915 : « Ce domaine, loin de me laisser froide et inerte comme une borne, est devenu pour mon expérience intérieure comme un arbre dont je cueille les fruits pour les rapporter dans mon propre jardin. »

Par sa « perspicacité d'aigle » (Nietzsche), l'intelligente et turbulente Lou perce la noirceur des décennies pour venir nous troubler. C'est qu'elle ne s'éloigne jamais des fêtes indicibles de l'enfance ; par sa capacité à l'hommage, par la détresse dont elle fait matière de pensée, par sa familiarité avec une nature plus grande que nous et qu'elle. Familiarité issue du monde religieux de ses parents, même si elle l'a abjuré et quitté. Dans son langage, dans ses idées, un substrat sensoriel juxte la chair et touche aux pulsions.

Comment l'expérience l'a-t-elle forgée ? Peut-on dire que le retard initial des « effets nordiques » sur son développement est enfin effacé, lorsqu'à cinquante ans passés, elle force la porte de Freud, se lie avec Anna, devient psychanalyste dans le très masculin cercle viennois freudien ? Freud affichera quatre photos devant ses livres, derrière son bureau. Du fauteuil vert où il écoute ses patients, il voit Marta, Marie Bonaparte, la comédienne Yvette Guilbert et Lou. Avec elle, même après la fin de sa cure, il correspond chaleureusement, la consacrant en collègue, au-delà du transfert. Après la poésie et la philosophie, elle laisse ainsi

sa marque sur le chantier de cette jeune psychanalyse, qui ne manque pourtant pas de clairs.

Pionnière dans l'irrationnel, elle questionne la possibilité de l'équilibre: «[...] le dehors le plus mécanisé retourne sans le vouloir se réfugier dans notre monde intérieur le plus secret auquel on peut désormais appliquer enfin le mot d'Héraclite sur les limites infinies de l'âme.» Connaît-on Lou à ses «esquisses» autobiographiques, *Ma vie*? Ne la reconnaît-on pas plutôt, fraternelle, familière, fascinante dans sa capacité à se ressaisir près de sa fin, arraisonnant l'inconnu où elle se meut encore? N'y est-elle pas à l'aise, et cela, en tant que femme?

Si, pour elle, «rire signifie: se réjouir d'un préjudice, mais avec bonne conscience», comme elle l'a retenu du *Gai savoir* de son ami «Fredo», elle a acquiescé à l'aphorisme: «Tout bonheur meurt de lui-même.» Cette consolation lui sert de tremplin vers de nouveaux astres; ainsi se délivre-t-elle de soi et des autres qu'elle porte en elle. Éterniser ce pessimisme ouvre des lendemains. À suivre Lou, la nostalgie est une extase dont on guérit, une danse terrestre, un peu l'ivresse de la vie.

Sans limitation de langue, sans préjugés de classe, sans âge ni frontières, Lou secoue la linéarité du temps et les illusions de l'amour, la fuite des idées et toute perte due au refoulement, l'injuste renommée. Les détours de sa raison et de son cœur sondent les mystères humains: y revenir en boucle, comme l'exige son «besoin de conférer aux choses une valeur plus profonde», c'est écrire, ce par quoi elle saisit l'éternel retour nietzschéen.

Malgré les biais de la traduction, de l'édition, les censures et les préjugés, son nom s'impose au creuset de la tâche freudienne. Engagée dans ce chantier viennois, bientôt

plus largement étendu, elle sera la seule femme à recevoir l'anneau de la confrérie. Mais son mariage sans dessein, avec le pacte de non-consommation qu'elle a fait signer à Andreas, et cet épisode d'étranglement quand, une nuit, il s'est aventuré trop près d'elle? Était-elle féconde, cette longue relation? Que lui a-t-elle apporté d'exceptionnel, sinon d'enrichir sa connaissance des pulsions, des siennes en particulier?

Quel était son secret? En pratiquant la psychanalyse, elle trouvait « une manière méticuleuse et rationnelle » qui la disciplinait à écouter des récits libres et intimes. Ne rien laisser en suspens. Ne pas se laisser rebuter ni restituer pêle-mêle le dedans et le dehors. Selon ces principes, elle atteignit son objectif: participer à une vie intellectuelle intense. Il fallait être hardie pour se hisser dans ce mouvement d'avant-garde de la psychologie des symptômes.

Cette intelligence labyrinthique rejoint des convictions contemporaines sur les modalités de la création féminine. Qu'on dise Lou sentimentale, pour ses analyses d'un style à l'ancienne mode? c'est fondé; mais c'est ignorer à quel point c'était nouveau, avancer que le corps, jusqu'à la libido féminine, a une part dans la pensée. « Assez vilaine », lâcha Nietzsche, injuste par contrariété, « mais de l'esprit », concéda-t-il par euphémisme. Un peu perverse, avec ses interdits et ses pactes? « Butée et coriace, mais étonnement naïve », répondit Meyer. C'est moins naïveté que plaisir désinhibé de penser: aux fidélités plurielles de Lou, à ces êtres qui s'inventent sous sa plume, on voit qu'elle a pénétré des esprits complexes, apparemment contradictoires et contraires. Elle ne s'embarrasse pas de l'être aussi, et cela me plaît.

Ma vie, a-t-on titré après sa mort ; fallait-il bien gommer ce scandale d'exister dans le tumulte, quand elle avait plutôt écrit *Esquisses de quelques souvenirs de ma vie*, ajoutant au titre *mais de quelques souvenirs seulement, car les autres sont appelés à rester dans l'ombre* ? Elle mettait des nuances : « Notre première expérience, chose remarquable, est celle d'une disparition », commence-t-elle. Et toutes celles, subséquentes, qui se nomment *dépossession*.

Invoquer son nom comme précurseur lui rend mal justice. L'historien de l'art Georges Didi-Huberman titre *Aperçues* sa propre course derrière l'irruption de visages entrevus – peints, gravés, sculptés, filmés, imprimés, numérisés, croisés. Ces portraits risquent la déchirure, percés de blancs, traits fins, encres grises, sépia ou passées, entre les points à la ligne. Ce presque-rien arraché au cinéma du dehors, silhouettes d'aperçues, est celui de passantes, mirages du temps. Telle est Lou, entre ses hommes et ses pages.

Fenitchka, suivi d'*Une longue dissipation*. Dans ses premières nouvelles, au style fin de siècle, une femme choisit de suivre une féministe qui lui propose un modèle d'individuation ; elle se *synthétise* alors dans un au-delà d'elle-même, le grand tout de la nature où elle disparaît. Lou y décline un sentiment *océanique* qui marquera toutes ses rencontres. Ses considérations approfondies sur les motifs de la vie consciente, psychanalytiques ou pas, extravagantes au sens premier, tendent vers l'imaginaire d'un individu complet, capable de refoulements constructifs pour fusionner avec la nature.

Est-ce le monde d'hier, tel que Stefan Zweig l'a décrit ? Son érotisme qui choisit sa propre norme pour satisfaire sa sexualité, la mort de Dieu qui laisse l'espace ouvert, sa

philosophie vitaliste - tout cela est-il le monde d'hier ou ce qui allait en renaître lorsqu'on oserait formuler après elle l'hypothèse d'un inconscient féminin ?

« La vie en elle-même est poésie. » Elle a compris les femmes d'Ibsen, de Strindberg, de Hauptmann ; l'éternel féminin de Nietzsche et le continent noir de Freud ; le psychisme torturé de Rilke et l'orientalisme d'Andreas : elle leur a consacré des livres passionnants, en recréant des caractères, au sens théâtral du terme. Son journal et sa correspondance la montrent conciliant toutes ces facettes, de sorte qu'on l'appellera, elle, une âme russe, par commodité.

Jusqu'à *La maison* en 1917, date de la révolution bolchevique, où elle perd contact avec sa famille, ses mémoires mûrissent ses facultés d'introspection. Elle prend ensuite sa place de femme moderne, travaillant sans relâche en tant que clinicienne, partenaire des hommes à la manière marginale qu'elle avait affirmée, entre la chair des mots et l'idée de la chair, tandis que le monde se livre, armé et ensanglanté, à la guerre.

Voici que clignent toutes les aperçues de Didi-Huberman : cette vision répétée d'un insaisissable féminin prend une forme à lire, à étirer. Faites matière respirée, touchée, sentie, caressée, goûtée de tous les sens, les aperçues ondoient dans un banc de poissons brillants, ondines chantantes, gorgones sidérantes, chevelures serpentes mêlées aux courants.

« On ne peut pas ne pas admirer Lou Andreas-Salomé », reconnaît Élisabeth Roudinesco, peu encline à déroger à la parole du maître, car « elle était la seule femme à avoir un statut d'homme dans la psychanalyse ». Entre 1913 et 1928, elle y apporte quelque chose de nietzschéen et d'égalitaire. Accueillie chez les Freud où elle conforta l'homosexualité

d'Anna mieux que son père, elle y fait vivre un mélange d'amitié, de bienveillance et d'empathie, sans la rigueur de la cure.

ENVOI

C'est «un destin tragique», prétend Roudinesco, que celui de Lou. Elle crut en l'art rédempteur et refusa de voir la mort dans la vie, comme elle s'était battue contre la mélancolie de Rilke, grand poète des Disparues – je préfère dire Aperçues, avec Didi-Huberman, sensible au «tragique au travail» chez un Lewis Hine photographiant à New York une inconnue, digne, son fardeau de labeur juché sur le crâne.

Dans les eaux verbeuses de la postérité, les femmes qui pensent méritent des statues. Celle-ci inventait une langue polyglotte et multiforme, sans perdre d'oxygène ni tout concéder à la rationalité, peu importe le débit des jaillissements immanents. La lire laisse sentir son désir d'enracinement. Entre l'exubérance de ses idées et les quolibets aboyés autour d'elle, ceux qu'elle a choisis éclairent une collectivité qui nous permet de durer nous-mêmes en poursuivant l'expérience humaine. Ma lecture vacille dans cet entêtement de la parole, cristallisant des proses colorées et des idées vibrionnant comme des papillons.

J'ai perdu, à l'intérieur d'un de ces précieux livres de pensée en fragments qu'affectionne Didi-Huberman, une citation de Warburg concernant la femme qui passe. Elle y est déposée, invisible, comme dans un autre ouvrage, égaré à son tour dans ma grande bibliothèque. Didi-Huberman l'aura lui-même rabâchée, de sorte qu'elle figure en plusieurs impressions et contextes sur mon étagère remplie

de ses ouvrages. Les mots s'enfuient, mais pas tout à fait le souvenir que j'en ai, leur empreinte, échappée des objets.

Ainsi, la pensée d'autrui chez Lou me dépasse et me retient. Celle-ci invite à faire comme elle, à témoigner. Il arrive qu'il n'y ait aucune différence, dans la mémoire, entre le souvenir des livres qui m'habite et mes plus chers absents. Malgré l'incapacité des mots à saisir ces lueurs, il reste à ne pas céder à l'emprise du négatif. À défaire la pensée falsifiée par la banalité. À écrire l'intensité des lectures croisées, des vies entrevues et partagées.